

Préface

Maurice SARTRE
Université François-Rabelais, Tours,
Institut Universitaire de France

Asie Mineure: nous sommes tellement habitués à cette notion, que nous ne prêtons plus guère attention à sa définition exacte et à son caractère à la fois artificiel et tardif. Ceux qui ont eu à écrire sur cette région et son arrière-pays ont sans doute ressenti comme moi les angoisses de la définition juste: qu'est-ce que l'Asie Mineure? qu'est-ce que l'Anatolie? La seconde englobe-t-elle toute la première, ou faut-il les distinguer? En cherchant dans les ouvrages de ses devanciers, on ne progresse guère, et le plus souvent la confusion s'accroît. En passant des travaux des historiens à ceux des géographes, la situation ne s'améliore guère non plus. Non, le salut ne viendra ni de la géographie physique, ni de la géographie humaine du monde contemporain. Reste comme seule solution que chacun donne la définition qui lui convient et veille ensuite à la cohérence de ses usages.

Le flou, l'ambiguïté qui entourent les dénominations géographiques aujourd'hui ne devaient pas être moins grands dans l'Antiquité. Alors que nous disposons de relevés précis des contours, des reliefs, des fleuves et des rivières, traduits sur des cartes de plus en plus perfectionnées, qu'à cela s'ajoutent maintenant des images satellitaires qui peuvent nous donner l'illusion de visiter en détail une région où l'on n'a jamais mis les pieds – physiquement –, nous restons hésitants sur les dénominations, les limites, et peinons à avoir une perception claire des espaces et de leurs emboîtements successifs. Louis Robert avait naturellement raison lorsqu'il nous disait que rien ne remplace la visite à pied ou à cheval, la visite lente en somme, qui seule permet d'observer les articulations fines entre le village et son terroir, entre la ville et son territoire, de saisir la variété des terroirs, et de comprendre la justification des limites.

Les objectifs d'un tel colloque me paraissent assez clairement définis, même si je sais par avance que, quelle que soit l'ardeur des participants, nous serons loin d'en épuiser la matière. Espaces, populations, échanges seront au cœur des débats, et, sans préjuger des approches multiples que

vous nous présenterez, je ne peux que tracer quelques pistes, poser quelques questions qui me paraissent dignes d'être abordées.

D'abord les difficiles problèmes de l'espace, sa perception, sa définition, son exploitation. Comment les auteurs anciens percevaient-ils l'espace, qu'est-ce que leurs descriptions nous apprennent à ce sujet? Sujet difficile, auquel Stéphane Lebreton s'est consacré il y a peu dans sa thèse, tandis que Carole Rottier un peu plus tard a achevé le même travail pour la Syrie de Strabon, travaux novateurs qui mettent bien en lumière les mécanismes mentaux mis en œuvre. Emboîtements, recouvrements, lignes de partage, les procédés de l'écriture ne permettent jamais de rendre compte avec exactitude de la complexité du réel. Décrire l'espace avec des mots présente la même difficulté que de reconstruire par les mots un tableau à destination d'un aveugle! L'écriture schématise par nature, et les mots de Strabon ou de Pline déforment probablement la perception plus fine qu'ils avaient des espaces anatoliens. Encore ceux-ci tentent-ils de donner une vision d'ensemble, ce qui n'est pas le cas de nombre de leurs devanciers et successeurs, plus intéressés par les curiosités locales.

Cela ne doit pas nous décourager d'essayer de comprendre, mais nous met en garde contre l'illusion d'y parvenir complètement. Du moins, nos efforts en ce domaine nous permettent-ils non seulement de comprendre l'origine de ce qui nous apparaît comme des « erreurs », mais surtout de mettre en évidence les hiérarchies implicites des auteurs. La description géographique est une construction mentale bien plus qu'une « photographie » objective du réel. L'importance accordée aux villes au détriment des campagnes, aux routes plutôt qu'aux fleuves, à certaines ressources exceptionnelles ou insolites plutôt qu'à celles qui constituent le quotidien des habitants, tout ceci influe sur la vision du monde que s'en font les lecteurs et, parmi eux, ceux qui ont la charge d'administrer et d'exploiter. Sans compter que des *topoi* littéraires durables s'imposent aux auteurs les plus sérieux et les plus consciencieux : les montagnards sont toujours de sauvages et redoutables guerriers, les montagnes des obstacles, les gens de l'intérieur moins « civilisés » que ceux de la côte (puisqu'ils sont plus éloignés des Grecs), sans parler des nomades, gens sans foi ni loi dont l'activité principale reste le brigandage, etc.

En Asie Mineure, Strabon soulignait déjà combien la situation avait été compliquée par la présence romaine. En réalité, il prenait conscience qu'il existait plusieurs niveaux d'appellation : aux dénominations géographiques traditionnelles s'était déjà surimposée une géographie administrative hellénistique – que nous connaissons mal –, et s'y ajoutaient désormais les dénominations romaines. Rome reprenait largement les appellations géographiques, ce qui introduisait la confusion puisque désormais le même terme pouvait avoir au moins deux sens, qui ne coïncidaient pas nécessairement. Même lorsqu'on prenait soin d'adopter pour une nouvelle province une dénomination complexe, « Lycie et Pamphylie », « Galatie, Paphlagonie, Pamphylie, Pisidie », on réduisait la complexité du réel en abandonnant des termes jugés accessoires. Ainsi, la Phrygie n'apparaît qu'épisodique-

ment sous le Haut-Empire comme un élément provincial, et seulement dans l'appellation de la province de Galatie¹ alors qu'elle couvre un vaste territoire à cheval sur l'Asie et la Galatie. D'une certaine manière, la géographie administrative l'ignore, avec tout ce que cela implique : pas de *koinon* phrygien, même si quelques *conventus* d'Asie appartiennent tout entiers à la Phrygie historique.

En sens inverse, on peut se demander si les divisions administratives les plus artificielles ne finissent pas par acquérir une légitimité avec le temps : l'exemple des régions françaises en fournit un bon exemple. Ce qui revient à dire que les cadres administratifs finissent par modifier à terme la perception que l'on se faisait de l'espace. Après tout, Philippe l'Arabe ne porte ce surnom que parce qu'il est né dans la province d'Arabie !

Il faudrait aussi se pencher sur la question de l'espace civique. Louis Robert a, autrefois, souvent insisté sur la nécessité de ne jamais séparer la ville de son territoire, et de comprendre le territoire pour mieux apprécier l'importance, les forces et les faiblesses de la cité. Mais, en dépit de quelques exemples, il faut bien reconnaître que nous sommes le plus souvent réduits à des hypothèses, des vraisemblances géographiques, quant aux limites précises des territoires ; or, la vraisemblance géographique n'est jamais un argument décisif, et nombre de délimitations (notamment en Grèce) montrent que ni les lignes de crêtes, ni les rivières ne s'imposent comme « frontières naturelles ». On aimerait savoir comment se construisent les frontières civiques, comment elles se modifient avec le temps, ce qui pose au bout du compte la question des hiérarchies urbaines. Il y a là un sujet majeur qui va bien au-delà du légitime souci de géographie historique. La documentation hellénistique, grâce aux traités de sympolitie ou aux synoikismes, autorise quelques études de cas, mais ils restent isolés et une enquête plus systématique mériterait d'être conduite.

Limites de peuples, limites civiques, tout ceci nous conduit naturellement à poser la question des identités. Il ne faut pas négliger que les échanges, les mouvements de peuples ont commencé bien avant l'époque hellénistique. Partout les identités locales intègrent déjà des éléments composites, empruntés aux différents fonds culturels qui se partagent l'Asie Mineure et l'Anatolie. On peine à retrouver les traces de ces migrations internes pré-hellénistiques, et l'on ne peut que regretter la relative faiblesse de la documentation pour les trois ou quatre siècles qui précèdent. Mais ces migrations se poursuivent durant toute la période : on a souvent souligné l'expansionnisme pisidien (Balboura), mais ces populations montagnardes sont-elles seules à chercher à s'étendre hors de leur canton d'origine ? Ces migrations ne contribuent pas peu à brouiller un peu plus la carte des appellations régionales.

1. Ainsi dans le titre de L. Caesennius Sospes à la fin du règne de Trajan : B.E. THOMASSON, *Laterculi praesidium*, Göteborg, 1984, col. 256, n° 18.

Il ne faut sans doute pas négliger non plus les apports extérieurs, thraces, crétois, romains. Chaque groupe apporte une identité propre, et on aimerait voir comment cela se combine avec les cités d'accueil, et en modifie – ou non – l'identité propre.

La quête des identités – sujet à la mode très probablement parce qu'il se pose avec une force nouvelle dans les sociétés contemporaines confrontées au pluralisme des cultures – m'apparaît au bout du compte comme une sorte de point d'aboutissement de l'enquête. Car c'est bien par la culture – entendue ici au sens le plus large, on y reviendra – que se définit le mieux une société. En combinant caractères ethniques (encore que je me demande ce que cela veut dire!), religieux, linguistiques, « agraires », peut-on parvenir à mieux saisir les identités locales? La question est d'autant plus complexe que ces identités résultent d'une combinatoire entre traditions locales (elles-mêmes très diverses d'un point à l'autre), culture grecque et innovations romaines. Si j'avais le goût de la provocation, je dirais que l'identité de chacun est faite de barbarie indigène, de civilisation grecque et de vulgarités romaines. Je veux dire par là qu'elle est faite d'une part d'héritage pré-hellénique, c'est-à-dire antérieure à la période où les diverses communautés ont adhéré, en tout ou en partie, à la civilisation moderne, à la civilisation « tout court », c'est-à-dire à l'hellénisme, des acquis plus ou moins assimilés de cet hellénisme, dans lesquels se sont introduites des innovations romaines que les Grecs cultivés considèrent comme vulgaires, comme les combats de gladiateurs ou les jeux du cirque.

Ce ne sont là que quelques-uns des enjeux d'un tel colloque, et je n'oublie pas que seront aussi abordées l'épineuse question des données chiffrées, les relations entre les villes et les campagnes, les questions militaires et religieuses liées à ces interrogations plus générales. Mais vous aborderez sans doute d'autres aspects, vous nous ferez découvrir d'autres champs à défricher avec l'enthousiasme des jeunes chercheurs qui ont la vie devant eux.